

LE CANADA FRANÇAIS

Publication de l'Université Laval

SOUVENIRS SUR LOUIS FRANCOEUR

C'est en 1924, à son bureau de *La Patrie*, que je connus Louis Francoeur. Avec le docteur Philippe Panneton, (Ringuet), il venait de se voir attribuer le prix David de critique pour cet ouvrage unique dans nos lettres: *Littérature . . . à la manière de nos auteurs canadiens*, conçu lui-même à la manière de Müller et Reboux, Georges-Armand Masson. J'étais lauréat du prix de roman et Francoeur m'avait écrit: *Tout le monde ici,—j'entends ceux qui ne sont inféodés à aucun groupe ni parti,—a été content de vous voir primé. Je crois que vous, et aussi Panneton et moi, représentions l'élément jeune et vivant, perdu parmi les fossiles; vous ne savez peut-être pas que cela a été dur de vous faire passer, moins dur que pour nous cependant, mais dur tout de même* (Lettre du 12 décembre 1924). Il m'invitait à l'aller voir à Montréal, ce que je fis à la première occasion.

Je ne revis Francoeur un peu longuement qu'en 1933, à Rimouski, à l'occasion de la *Semaine sociale*. Il était silencieux, peu en verve. S'il se permit au dîner quelques boutades, de faciles jeux de mots, il paraissait préoccupé. Nous étions là une quinzaine de journalistes, venus des quatre points cardinaux, et quelques hommes politiques, entre autres MM. Maurice Dupré, ministre dans le cabinet Bennett, et Maurice Duplessis, alors député des Trois-Rivières à l'Assemblée législative de Québec. Francoeur parla politique et il avait la bouche amère. Il semblait fatigué de tout. Il en avait contre cette race de politiciens qui né-

gigent l'essentiel de leur tâche, ne songent qu'au succès électoral, n'ont pas le souci d'administrer.

Dès 1935, deux ans plus tard, Francœur devenait lui-même candidat à la députation, appuyant M. Stevens contre MM. Bennett et King. En compagnie de Raymond Douville, aujourd'hui au *Bien public*, Trois-Rivières, j'entrai un soir à son comité de Saint-Jacques, rue Amherst, si j'ai bonne souvenance. Il n'y avait là que Francœur derrière ses lunettes, et trois secrétaires bénévoles, qui ne savaient comment occuper leurs trente doigts. Le futur député s'ennuyait visiblement et il nous accueillit avec plaisir. La papcrasse électorale s'amoncelait autour de lui. Silencieux, le téléphone boudait dans un coin. Comme nous l'interrogions sur le mouvement *stevéniste*, son programme, et ce qui le poussait à se jeter dans une aventure qui d'avance s'annonçait peu reluisante, Francœur nous regardait du coin de l'œil, se bornant à hausser les épaules. Il semblait aussi à l'aise qu'un poisson hors de l'eau. Sans répondre aux questions, il se mit à examiner les chances de succès de son chef, mais il ne respirait pas la conviction. Puis il passa à autre chose, redevenant le simple camarade que nous connaissions.

J'ai rencontré Francœur en d'autres circonstances, aux Trois-Rivières et à Québec, du temps qu'il était l'homme à tout faire du *Journal*; à Montréal, où vingt fois je l'aperçus contemplant la foule, à l'encoignure des rues Sainte-Catherine et Peel; à Saint-Hyacinthe, où il venait en service commandé, envoyé du *Star* ou de *La Patrie*. Comme ses confrères de la presse il errait partout, et partout il promenait avec désinvolture ses larges épaules, qui semblaient se retenir de fondre sur quelqu'un.

Actif et désireux d'action, déterminé quand il avait un objet en vue, vif sans être violent, Francœur possédait un extérieur assez bonhomme. Mais il ne faisait pas bon, comme on dit, de lui marcher sur les pieds. Il n'avait pas la langue dans sa poche, ni la plume émoussée. Il était cultivé et en souffrait, en ce sens qu'il voyait trop clair autour de lui, chez les hommes comme dans les choses, et se sentait impuissant à corriger ce qu'il jugeait vide et vain. Si j'ai rappelé trois rencontres particulières avec lui, c'est pour en arriver à une quatrième, durant cette campagne

électorale de 1936, qui devait mettre M. Duplessis à la tête des affaires de la province. Le même esprit et les mêmes tendances s'y manifestèrent: mais à un degré plus considérable, avec plus d'âpreté.

Francoeur ayant accepté de porter la parole dans le comté de Bagot, en faveur du docteur Philippe Adam, candidat de l'Union nationale, j'eus un soir la mission avec un compagnon, de l'aller chercher à Montréal en automobile. Il nous avait donné rendez-vous au Club Confédération, où il parut vers les onze heures. Peu pressé malgré l'heure tardive, il nous présenta à tous les amis qu'il put rassembler et s'attabla, un verre à la main, pour une manière de conférence intime sur les difficultés de l'époque, les vicissitudes de la vie publique, le peu de caractère d'un grand nombre de professionnels de la politique, — s'en tenant toutefois à des données générales.

En route enfin, il reprit les mêmes idées. Ce fut encore la politique et les politiciens, leur mépris des principes et leur crainte des idées, leur hésitation en face des responsabilités, les réformes qu'ils n'osent jamais entreprendre. Dans le domaine intellectuel surtout; l'instruction primaire et secondaire, les études universitaires, la culture générale, l'utilisation des compétences, l'orientation de la jeunesse, l'art de gouverner en vue du bien commun, non de la lutte électorale en perspective.

En pays démocratique, dit-il, on se moque de l'administration véritable. La double ambition des élus du peuple, c'est de se maintenir au pouvoir et de garder faible l'adversaire. Le reste compte peu. Quand on concède quelque chose à l'esprit, c'est avec l'arrière-pensée de flatter cette minorité qui s'appelle ou se croit l'élite, et de s'assurer en temps opportun les votes dont elle dispose, ou qu'elle maîtrise.

Il va sans dire que ces propos ne sont pas textuels, car personne n'eût songé à prendre des notes d'une conversation à bâtons rompus, souvent interrompue par les virages de la voiture et les cahots de la route. Mais ce fut là le sens général du monologue de Francoeur, en tant qu'il m'est possible aujourd'hui de le reconstituer.

J'ai connu un temps, continua-t-il, où l'on disait que je deviendrais Secrétaire de la province, si jamais une cohésion quelconque de forces renversait chez nous le régime établi. Nous aurons demain des élections, mais je ne serai pas ministre, quel que soit le résultat. Je ne serai jamais ministre d'aucun gouvernement. D'abord, les journalistes ne sont pas de l'étoffe à ministres. Ce serait scandaleux, un journaliste *honorable*! Les gratte-papier, on se sert d'eux, on les utilise comme un robot, une vadrouille, on les exploite,—ce sont des outils. On les emploie à toutes les besognes, on les met, je dirais, à toutes les sauces, mais ils sont oubliés lors de la distribution des prix. Sans doute on leur abandonne parfois un poste de publiciste, un secrétariat, plus ou moins convoité,—des os à ronger. Ils restent en somme journalistes, après comme avant.

Il y a chez nous des initiatives qui s'imposent, des idées à mettre en valeur, des réalisations à poursuivre, dans ce monde si important, par exemple, de l'instruction. Un homme hautement cultivé, dans le sens de la culture générale, non de la spécialisation, accomplirait des merveilles à l'Instruction publique, au Secrétariat de la province. Mais on a peur de la culture générale. Quel que soit le chef de demain, il est peu probable qu'il nomme des hommes supérieurs aux postes qui en réclament. Même s'il désirait passer outre, montrer plus d'envergure que ses prédécesseurs, les bonzes de son entourage verraient à prévenir tout acte ou geste qui, pour eux, constituerait un impair. Je ne serai jamais Secrétaire de la province, malgré ce qu'on a pu faire miroiter dans le passé, parce que j'ai des idées, que je serais susceptible ou capable de m'en servir, et que l'on redoute les idées. Pour réussir en démocratie, il faut se résigner à ne pas penser. On empêche les idées qu'on peut avoir, se donnant l'air d'en être dépourvu. Il est possible dans ces conditions d'atteindre aux sommets. Qu'est-ce que cela signifie en définitive? La suprématie de l'insignifiance, pourvu qu'elle offre de la façade, de l'extérieur, de quoi jeter de la poudre aux yeux du commun. Quels qu'ils soient, et je ne vise personne, les hommes de demain auraient peur de moi, ou d'autres semblables à moi, parce qu'ils entendront tout dominer, tout écraser, selon les exigences du parti, de

leur parti. Car l'esprit de parti n'a cessé d'être, auquel il faut sacrifier sans cesse, même les intérêts primordiaux de la nation.

Francoeur disait ces choses avec beaucoup de simplicité, de détachement, et sans ombre apparente de vanité. Il parlait de lui-même comme s'il eût parlé d'un absent. Il y avait bien une nuance de regret, voire de dépit, dans sa voix, non parce que d'avance il se sentait frustré d'avantages personnels, mais parce qu'il avait le sentiment d'avoir été dupé, et parce qu'en lui on dupait aussi les hommes qui, chez nous, ont d'autres préoccupations que l'argent et la jouissance matérielle.

Si Francoeur pouvait lire ces lignes, il approuverait de sa grosse tête, l'œil résigné derrière ses verres cerclés de noir, et il dirait: *A quoi bon? Pourquoi s'en faire? Les choses sérieuses, il vaut mieux n'en point parler.* Les paroles que je lui mets dans la bouche, il ne les reconnaîtrait pas toutes,—il les oublia le lendemain,—mais il admettrait qu'elles transcrivent avec justesse les réflexions familières auxquelles souvent il s'amusa, aux heures désabusées de son existence besogneuse.

Les rappelant ici, il me paraît utile de les rapprocher d'autres paroles et de son attitude, dans les circonstances relatées au début de cet article. En 1924, au lendemain de l'attribution des prix David, Francoeur était heureux du succès, de la reconnaissance officielle de *l'élément jeune et vivant*, dans ce qu'il appelait un monde de fossiles. Jeune alors, plus jeune qu'en 1936, plus jeune qu'en 1941, année de sa mort prématurée, il croyait que la culture pouvait encore avoir droit de cité, au pays de Québec. Il se réjouissait d'un hommage rendu à la jeunesse, dont il était, en qui il mettait naturellement son espoir. Dans cette jeunesse, il voyait possiblement les propagateurs, les défenseurs de cette culture qui le passionnait. A Rimouski, il avait son humeur des mauvais jours. A cette époque directeur du *Journal*, à Québec, il se trouvait trop près de la politique. Dans l'ordre des choses qu'il aimait, il n'en espérait rien de bon, ni de durable. Il avait pesé autour de lui bien des hommes, les estimant légers. Son équipée dans le milieu *stevéniste*, absurde peut-être à première vue, s'avérait pour

lui logique, en conformité avec ses aspirations vers un renouveau. Stevens fractionnait dans le domaine fédéral le parti conservateur, portant un rude coup à l'esprit de parti, et c'était la politique, nourrie, engraisée de l'esprit de parti, qui paralysait, à tous les échelons de la société, l'épanouissement et la fructification des idées. Dans un monde conformiste et figé, satisfait de rengaines désuètes et soucieux de ne rien bousculer, le soulèvement Stevens, c'était la révolution. Peut-être la révolution saine qui ébranlerait les assises d'institutions décrépites, souvent malfaisantes, et Francœur y adhéra sans hésiter, sans peut-être aussi réfléchir à tête reposée. La réalité lui apparut rapidement, moins fascinatrice que le rêve, ce qui expliquerait ses réticences, quand des confrères comme Douville et moi lui demandions des éclaircissements sur une conduite à laquelle nous n'entendions rien.

Ce fut dans la province, peu après, le mouvement houleux de l'Union nationale, sous la double impulsion de MM. Duplessis et Paul Gouin, et de nouveau Francœur emboîta le pas. Mais déjà il manquait de confiance. Non point aux hommes nommés plus qu'à d'autres, mais à tout le monde, à lui-même aussi, peut-être. Il ne croyait plus, ni à la politique comme fin ni à la politique comme moyen. Il avait trop vécu, connu trop de désenchantements. S'il ne refusa point de servir, c'est qu'il servait depuis toujours, et ne pouvait se soustraire à l'obligation de servir. Le journaliste est un soldat, et Francœur était journaliste. Il accomplit la tâche acceptée, mais sans en rien espérer. Il ne se repaissait plus d'illusions. Dans la voiture qui le conduisait à la bataille, sa conversation témoignait de son désintéressement, et de ses regrets. Désintéressement en ce qui le concernait, regrets à l'égard de ses compatriotes, qu'il eût voulu voir tirés de l'ornière.

Francœur ne fut jamais ministre, ni sous-ministre, ni fonctionnaire. Journaliste il était, journaliste il resta. Il passa un jour du journalisme écrit au journalisme parlé, puisque telle chose existe, par le truchement de la radio. On lui confia des reportages verbaux, et il y réussit à merveille. Il y découvrait une voie nouvelle, voisine de celle qui lui était si familière.

Il s'y engagea, s'étonnant d'un auditoire chaque jour plus vaste, et plus attentif. Francoeur ne possédait pas un timbre agréable, sa phrase hésitait souvent, mais toujours sa chronique parlée s'offrait nourrie de substance. Son opinion était motivée, son exposé appuyé sur la raison, quand des raisons obscures, soufflées d'officines intéressées, ne l'obligeaient parfois à ne montrer qu'une face de la vérité. Aussi le public, trouvant à ses causeries une science dépassant l'ordinaire, pardonnant les imprécisions ou les réticences qu'il ne soupçonnait pas, compta sur lui pour son information et l'interprétation à donner aux événements.

Il est curieux de constater comme Francoeur ne réussit vraiment, dans l'ordre dit pratique, que le jour où il quitta les salles de rédaction. A son sujet, l'aventure a du piquant. On connaît le dicton que le journalisme mène à tout, pourvu qu'on en sorte. Francoeur me disait un soir: Les journalistes en ce pays sont mal payés. Plus mal payés, toutes proportions gardées, et vu ce qu'on exige d'eux, que les autres travailleurs. Il est des exceptions, mais les journalistes qui touchent de la *grosse argent* sont ceux qui n'écrivent pas. Vous connaissez untel et untel, directeurs de grosses feuilles, qui n'alignent jamais une phrase et reçoivent plus d'argent, chaque semaine, qu'ensemble une demi-douzaine de nos camarades. Ce sont les as de la profession. Moins ils écrivent, plus ils gagnent... ou ne gagnent pas. En sorte que, pour le journaliste qui a des visées matérielles, la grande ambition doit être d'atteindre à un poste où l'on n'écrit plus.

Quand il s'amusa à ces boutades, Francoeur ne prévoyait pas qu'elles tourneraient contre lui, et qu'un jour il gagnerait plus d'argent qu'il n'en désirait ou rêvait,— à la condition de ne pas écrire. Sans doute il se gardait un pied-à-terre à *La Patrie*, à laquelle il collabora jusqu'à la fin, mais la radio l'absorbait surtout, qui lui assurait un revenu d'homme fortuné. Parce qu'il n'écrivait plus, lui qui écrivit si longtemps, on lui donna beaucoup d'argent. Tant qu'il n'écrirait pas, on serait disposé à lui en donner autant et davantage. Il devait se moquer intérieurement de lui-même, dans ses moments de détente, s'il se souvenait de ses anciens paradoxes sur le journalisme et l'argent.

Au lendemain de sa mort, on l'accabla d'éloges tapageurs qui l'eussent horripilé, s'il les avait entendus. Il ne méritait pas cet excès d'honneur, comme il n'eût pas mérité les petites saletés qu'auraient commises à son endroit ceux qui ne l'aimaient point, s'ils l'avaient osé. Comme nous le notions dans le temps au *Courrier de Saint-Hyacinthe*, sa mort fut monnayée d'une façon qu'il eût le premier jugée inconvenante. Francœur n'était point parfait. Il était un homme, non pas un surhomme, ni un génie. Aimablement sceptique et pétillant d'esprit, paradoxal, gouailleur sans être amer, lettré comme on l'est rarement, il était au pays l'un des hommes le plus finement cultivés de sa génération. Mais personne ne le soupçonna vraiment, hors ses intimes. Peut-être jonglait-il parfois avec des théories discutables, mais son robuste bon sens, hérité d'ancêtres français, le ramenait à la mesure et au vrai. Il écrivit peu, en marge de sa besogne quotidienne, et ses meilleurs amis le déplorent. Il doutait probablement de lui-même, et son érudition le poussait vers un dilettantisme plein de charmes, fatalement stérile. La part faite de ses qualités et de ses défauts, Francœur fut un esprit bien français.

Hors ses confrères journalistes, qui savaient sa valeur et les possibilités latentes en lui, le grand nombre de ceux qui se prosternèrent sur sa tombe ignorèrent jusqu'à son nom, pendant les années qui précédèrent la notoriété due à la radio. Il n'était auparavant qu'un journaliste comme tant d'autres, plus ou moins dédaigné, méprisé de la plupart, comme le sont les hommes de son métier. Dans ce qu'on appelle la société, on ne lui accordait pas le quart de l'importance attribuée à un avocat ou un médecin de troisième zone. Ses supérieurs même l'employèrent aux plus basses besognes de reportage, comme le dernier des plumitifs. Ne l'a-t-on chargé un jour du récit d'une pendaison à Rimouski, et n'eut-il pas à relater, dans un journal populacier, les miracles de la mère Maheu à Saint-Hyacinthe? Francœur se trouva sans emploi ou à peu près, il y a quelques années, et personne ne s'empressa, chez les hommes d'affaires qui dirigent la presse cossue, de lui offrir du travail. Il n'était pas moins cultivé à cette époque, moins renseigné, moins habile, qu'au moment de la tragédie qui l'emporta. Certains richards qui l'admirent aujourd'hui

l'eussent alors laissé crever de faim, parce qu'il avait des idées personnelles, ne partageait pas leurs vues politiques, ou se serait refusé à propager leurs sophismes. Il lui fallut mourir pour devenir un grand homme. Mais, en définitive, sa renommée posthume, à qui la doit-il ? A ces milliers de gens qui ne l'ont jamais vu ni approché, qui entendaient chaque jour sa voix monotone et reconnaissaient de façon plus ou moins vague, son mérite. La gloire, si gloire il y a, il la devra surtout aux plus humbles de ses compatriotes. S'il avait vécu, et sa popularité se maintenant, il aurait peut-être été recherché, adulé. Mais on eût alors essayé d'exploiter son nom, plutôt que ses qualités. Il en fut ainsi de tant d'autres.

HARRY BERNARD

Ceux qui devraient enseigner, ceux qui devraient précisément mûrir les esprits se dérobent trop souvent. Il leur manque cette qualité, spécifiquement virile, qu'est le courage manifesté par la franchise, la franchise des faits qui n'est autre que l'expression de la loyauté intellectuelle.

Louis Francoeur

Le Canada français, mars 1941.